nécessité » que le résultat d'une délibération et d'une politique [8]. L'observateur aigu qu'était Koster le répétera plus tard : « Cet avantage », dit-il en se référant à l'absence de discriminations avilissantes des Portugais envers les autres races, « provient plus de la nécessité que d'un sentiment de justice. »

C'était une tâche formidable que de coloniser un pays aussi vaste que le Brésil; et pour cette tâche le Portugal ne comptait, au XVI^e siècle, que sur les survivants de l'aventure de l'Inde; ce n'était pas avec ces débris, ces petites gens [9], plébéiens et en plus *mozarabes*, c'est-à-dire avec une conscience de race encore plus faible que les nobles Portugais et les gens du Nord, que l'on pouvait établir en Amérique une colonie exclusivement blanche ou rigoureusement européenne. La transigeance vis-à-vis de l'élément natif s'imposait : les circonstances la facilitèrent. La luxure des individus, lâchés sans femmes au milieu des Indiennes nues, servait les puissantes raisons d'État en faveur d'un rapide peuplement métis de la nouvelle terre. Le gros de la société coloniale, aux XVI^e et XVII^e siècles, s'est fondé et s'est développé sur la femme native, dans un large et profond métissage, que l'intervention des Pères de la Compagnie de Jésus a empêché de dégénérer en libertinage, en régularisant la plupart des unions par le mariage chrétien.

La vie brésilienne a presque commencé dans une ambiance d'intoxication sexuelle.

En sautant à terre, l'Européen tombait sur une Indienne nue; les Pères de la Compagnie eux-mêmes étaient obligés de faire attention pour ne pas heurter du pied des corps féminins. Bien des clercs, des autres ordres, se laissèrent contaminer par la luxure. Les femmes étaient les premières à se donner aux blancs, les plus ardentes allant jusqu'à se frotter contre les jambes de ceux qu'elles supposaient des dieux. Elles s'abandonnaient à l'Européen pour un peigne ou un morceau de miroir. « Les femmes se promènent toutes nues et ne savent se refuser à personne, elles vont même jusqu'à taquiner et importuner les hommes en se glissant avec eux dans les hamacs, car elles considèrent comme un honneur de dormir avec les blancs », écrivait Anchieta [10]; et cela d'un Brésil qui déjà se poliçait, et non du Brésil des premiers temps, du libertinage effréné, sans robes noires de jésuites pour enlever à ses mœurs toute leur spontanéité.

Cet amour fut seulement physique, purement charnel, et il

8. Robert Southey, *History of Brazil*, Londres, 1810-19.

9. Petites gens, du point de vue des ressources économiques; c'est cet élément qui a fourni à São Paulo les grandes figures des « bandeiras » (Alfredo Ellis Júnior, *o. c.*).

10. Lettre à Laynes, *in* Paulo Prado, *Retrato do Brasil*, *o. c.*

en naquit des fils dont les pères chrétiens ne s'occupaient pas à la mode européenne, pour les éduquer ou les élever à l'ombre de l'Église. Gamins qui grandissaient au hasard, parmi les bois; quelques-uns si blonds et de peau si claire que les colons de la fin du XVI^e siècle, en les découvrant, eux ou leurs fils, les identifièrent facilement comme des descendants de Normands ou de Bretons. C'est au sujet de ces Français que Gabriel Soares écrira en 1587 dans son *Itinéraire du Brésil* que « beaucoup prirent femmes et moururent sur cette terre sans vouloir retourner en France et vécurent comme des Indiens avec beaucoup de femmes; par eux et par ceux qui venaient tous les ans à Bahia et à Sergippe sur des bateaux français, la terre se peupla de métis qui naquirent, vécurent et moururent comme des indigènes; beaucoup de leurs descendants sont aujourd'hui blonds, blancs de peau, pleins de taches de rousseur, tenus pour *Tupinambas* et plus barbares qu'eux [11] ».

Cet apport français au premier peuplement du Brésil ne doit pas être oublié. Il se localise à Bahia et partout où il se trouvait des arbres à teinture. Comme les premiers Portugais, les Français se donnèrent le seul luxe qu'ils pouvaient avoir en leur rude vie, celui d'avoir beaucoup de femmes. Si, de leurs nombreux descendants et de ceux des Portugais, beaucoup furent absorbés complètement par les populations indigènes, d'autres se conservèrent dans une espèce de moyen terme entre la vie sauvage et celle des trafiquants ou des flibustiers, un peu sous l'influence des navires français ou des comptoirs portugais.

Mais c'est seulement à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle que l'on peut estimer formée « la première génération des *mamelucos* », selon l'expression de Basílio de Magalhães, métis de Portugais et d'Indiennes, ayant une valeur définie du point de vue démographique et social. Les fruits des premiers coïts n'offrent que l'intérêt, que nous avons déjà indiqué, de servir de feutre ou de couverture pour la grande société hybride qui allait se constituer.

*

Nous devons considérer l'Indienne non seulement comme la base de la famille brésilienne, celle sur laquelle s'est appuyée, en se fortifiant et en se multipliant, l'énergie des premiers colons venus en si petit nombre, mais encore comme un pré-

11. Gabriel Soares de Sousa, *Tratado Descritivo do Brasil en 1567*, éd. de F. A. Varnhagen, *Rev. Inst. Hist. Geog. Bras.*, t. XIV, p. 342.

cieux instrument de civilisation, tout au moins de civilisation matérielle, dans la formation du Brésil. La vie brésilienne, grâce à elle, s'est enrichie, comme nous le verrons plus loin, de toute une série d'aliments, encore consommés aujourd'hui, de drogues et de remèdes de bonne femme, de traditions liées à la croissance de l'enfant, de tout un ensemble d'ustensiles de cuisine, et de coutumes d'hygiène tropicale — y compris le bain au moins une fois par jour, qui devait tant scandaliser les Européens sales du XVI^e siècle.

Elle nous a donné aussi le hamac dans lequel se bercera le songe ou la volupté du Brésilien, l'huile de coco pour la chevelure des femmes, un groupe d'animaux domestiques qu'elle avait apprivoisés de ses propres mains.

Le meilleur de la culture indigène nous vient d'elle : la propreté, l'hygiène corporelle, le maïs, l'acajou, la bouillie. Le Brésilien d'aujourd'hui, ami des bains, qui a toujours un peigne, un petit miroir dans sa poche, les cheveux brillants de lotion ou d'huile de coco, est une preuve de l'influence durable de ces si lointaines aïeules.

Avant pourtant de mieux mettre en lumière ce rôle dans le développement social du Brésil, essayons de fixer celui de l'homme. Il fut formidable : mais seulement dans l'exploration et la conquête des *sertans*, il fut le guide, le canotier, le guerrier, le chasseur et le pêcheur [12]. L'Indien a grandement aidé le *bandeirante* métis, Indien et métis surpassant en effet le Portugais en mobilité, hardiesse et en ardeur guerrière; mais sa capacité d'action et de travail a échoué dans le train-train monotone de la culture de la canne; seules les réserves extraordinaires de joie et de force animale de l'Africain ont pu le supporter. L'Indien, ami ou esclave du Portugais, a compensé sa déficience dans l'effort stable et continu, par son extrême bravoure et son héroïsme dans le domaine militaire. Dans l'exploration de l'intérieur et dans la défense de la colonie contre les Espagnols, les tribus ennemies, ou les corsaires.

Les Indiens et les métis formèrent la muraille mouvante, vivante, qui a élargi vers l'Occident les frontières coloniales du Brésil, en même temps qu'elle défendait, dans la région sucrière, les établissements agricoles contre les attaques des pirates étrangers. Chaque moulin, aux XVI^e et XVII^e siècles, devait maintenir sur pied de guerre des centaines ou tout au moins plusieurs dizaines d'hommes, prêts à défendre contre les sauvages ou les corsaires, la maison d'habitation et les

12. « Les Indiens, qui excellent dans la navigation des fleuves, redoutent la pleine mer, et la vie des champs leur est fatale par le contraste de leur discipline avec la vie nomade des forêts » (Sigaud, *o. c.*).

richesses accumulées dans les magasins : ces hommes furent presque en totalité des Indiens ou des *cabocles* armés d'arcs et de flèches.

La main de l'Indien ne se fixa jamais sur la bêche ni son pied de nomade ne put suivre le pas patient et solide du bœuf, à travers les champs. La colonisation agraire au Brésil n'a seulement utilisé de l'indigène que le procédé du défrichement par le feu, qui malheureusement a dominé complètement l'agriculture coloniale. La connaissance de certaines graines et de certaines racines et d'autres rudiments de connaissances agricoles, c'est moins l'homme guerrier qui les a transmis au Portugais que la femme, qui travaillait dans ses champs comme dans sa maison.

Quand on examine à fond le problème de la collaboration de l'Indien à notre agriculture, on conclura, contre Manuel Bonfim — cet indianiste enragé [13] — par l'insignifiance de cette collaboration. Ce qui n'a rien d'étonnant, puisque les Indiens, au moment de la découverte, en étaient encore à la vie nomade dans la forêt et n'avaient pas atteint la phase agricole; le peu de culture — manioc, *cara*, maïs, citrouille, arachide, papayer — que pratiquaient certaines tribus moins primitives, était un travail dédaigné par les hommes — chasseurs, pêcheurs, guerriers — abandonné aux femmes, qui perdaient dans les travaux champêtres le goût du travail domestique, comme les hommes perdaient dans la vie nomade les habitudes du travail régulier et persévérant. C'est ce qui explique pourquoi les Indiennes n'ont pas été de si bonnes esclaves domestiques que les Africaines, qui les remplaceront plus tard avantageusement comme cuisinières et nourrices, de la même façon que les nègres remplaceront les Indiens comme travailleurs ruraux.

Les études de Martius [14], de Karl von den Steinen sur les tribus du Brésil central [15], de Paul Ehrenreich sur celles du Mato Grosso, de Goiaz et de l'Amazonie [16], de Whiffen [17], Roquete Pinto [18], Koch-Grünberg [19], Schmidt [20], Krause [21], Nordenskiöld [22], tout comme les observations des missionnaires

13. *O Brasil na America*, *o. c.*
14. C. F. Phil. von Martius, *Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerika's zumal Brasiliens*, Leipzig, 1867.
15. Karl von den Steinen, *o. c.*
16. Paul Ehrenreich, *Beiträge zur Völkerkunde Brasiliens*, Berlin, 1891.
17. Thomas Whiffen, *The North-West Amazona*, Londres, 1915.
18. R. Roquete Pinto, *o. c.*
19. Theodor Koch-Grünberg, *o. c.*
20. Max Schmidt, *Indianerstudien in Zentralbrasilien*, Berlin, 1905.
21. Fritz Krause, *o. c.*
22. Erland Nordenskiöld, *Indianerleben : El Gran Chaco*, Leipzig, 1912.

et des voyageurs qui ont surpris la vie des Indiens encore vierges de tout contact européen, mènent à la même conclusion. La civilisation indigène, même la plus avancée, rencontrée par les Portugais en Amérique (et dont il reste encore des morceaux à l'état brut) était inférieure à celle de la plupart des Africains qui furent transportés ultérieurement pour les plantations de cannes. Les travaux des anthropologues Frobenius, pour les aires africaines, Wissler et Kroeber, pour les aires culturelles de l'Amérique [23] nous permettent de confronter les valeurs matérielles et morales, des deux continents.

Whiffen résume ainsi les principaux traits culturels des tribus du Nord-Est du Brésil et ses conclusions valent pour presque toutes les autres régions [24] : chasse, pêche, culture du manioc, du tabac et du coca; en moindre extension, du maïs, de l'igname, de la citrouille, du piment; défrichement du sol par le feu et agriculture au pieu (non à la houe); absence d'animaux domestiques; l'animal considéré uniquement comme aliment; l'usage du miel, entraînant une certaine domestication des abeilles; la farine ou le gâteau de manioc, et la petite chasse conservée sous forme de gros bouillon épicé, comme aliments de résistance; la racine de manioc exprimée pour en faire sortir le jus vénéneux; le coca mâché et les graines de mimosa prisées; le tabac utilisé seulement comme boisson et rien que dans certaines cérémonies; la connaissance du curare et d'autres poisons; l'usage des flèches, de l'arc, de la lance et de la rame; la pêche par l'empoisonnement des eaux comme par la ligne, les pièges, le filet et le harpon dentelé; l'habitude de manger de la terre; le cannibalisme; la transmission des nouvelles par le tambour, les décorations phalliques, les hamacs faits de fibres de palmier, la céramique, les corbeilles; pas de métal, peu d'utilisation de la pierre, des ustensiles de bois, les canots creusés dans des troncs d'arbres, les arbres abattus à coups de coins, les gros pilons de bois pour piler le coca, le tabac et le maïs, le fréquent changement d'habitations et de plantations, la vie de communautés entières en une seule maison, grande, rectangulaire, couverte de paille, soutenue par quatre piliers intérieurs et sans cheminée, la propreté du terrain avoisinant, mais la maison cachée au milieu de la forêt, accessible seulement

23. Leo Frobenius, *Ursprung der Afrikanischen Kulturen, in* Melville J. Herskovits, « A Preliminary Consideration of the Culture Areas of Africa », *American Anthropologist*, XXVI, 1924. Sur la corrélation de traits culturels entre diverses cultures primitives, voir : L. T. Hobhouse, G. C. Wheeler et M. Ginsberg, *The Material Culture and Social Institutions of the Simpler Peoples*, Londres, 1915.

24. Whiffen, *o. c.* L'auteur mentionne d'autres traits; nous n'avons cité que ceux qui nous ont paru les plus caractéristiques et les plus importants.

par des sentiers confus; pas de costumes, si ce n'est, pour les hommes, d'écorce d'arbres, les peignes des femmes faits de brins de palmiers, les colliers de dents humaines, les attaches décoratives pour le corps, baguettes dans le nez, clochettes aux jambes, peinture des chairs, les conclaves autour d'un breuvage noir, fait de tabac, avant toute entreprise importante, guerre ou conclusion de la paix; la *couvade*; l'interdiction pour les femmes d'assister aux cérémonies importantes et à l'initiation des enfants au moment de la puberté; la défense de prononcer à haute voix les noms des personnes et les noms mystiques simplement murmurés; l'importance de la magie avec ses fraudes grossières; la guérison des maladies par la succion, la fonction du sorcier consistant surtout à tirer des corps les mauvais esprits; les deux grandes cérémonies, celle de la cueillette et celle de la maturité des fruits, celle du manioc et celle des ananas; les épreuves des candidats à l'initiation, coups, morsures des fourmis; la présentation au groupe rassemblé des plaintes individuelles; une espèce de ronde dansée; le chalumeau, la flûte, les castagnettes et le *maraca;* chaque groupe exogame en une habitation séparée; la descendance par voie paternelle; la monogamie; un chef par habitation et un conseil formé par tous les mâles adultes; des contes analogues à ceux du folklore européen et des fables animales du type de celles d'Afrique; l'adoration du soleil et de la lune, l'ensevelissement des morts.

Ce sont là des traits communs à toute « la civilisation de la forêt tropicale », qui inclut presque tout le Brésil.

Pour la civilisation du littoral atlantique, celle du premier contact avec les Européens, il faut ajouter : l'habitude de fumer la pipe; les villages entourés de haies de pieux; de bons instruments de pierre; les morts déposés dans des urnes avant d'être enterrés. Quant à la civilisation des Gê-Botocudo ou Tapuias du centre, il faut au contraire leur enlever quelques-uns des traits culturels mentionnés plus haut, comme l'agriculture rudimentaire, le tissage, le commencement d'astrologie rencontrée au Nord et sur la côte, les instruments de pierre et l'usage du hamac pour dormir. Par contre, d'autres traits prennent chez les Gê-Botocudo, selon Wissler, une plus grande importance, qui rapprochent ces tribus de celles de la Patagonie, comme le cannibalisme [25].

Ce que dit Wissler sur la domestication des animaux, aussi bien pour les Tupi que pour les Gê-Botocudo [26], est criticable;

25. Wissler, *The American Indian*, New York, 1922.

26. Comme le dit Roquete Pinto : « Nous pouvons, d'une façon générale, diviser nos tribus en deux groupes d'après l'état de leurs civilisations... C'est l'antique

il y avait « quelques oiseaux apprivoisés comme les *jacamim* et des rongeurs comme les *paca* et *cutia*, quelques singes aussi [27] ». Il est vrai qu'aucun de ces animaux ne servait aux usages domestiques ou au transport des fardeaux, qui se faisait à dos d'hommes et surtout de femmes. Les animaux n'étaient domestiqués que pour tenir compagnie aux gens et non pour les servir ou leur servir d'aliments. A moins de considérer comme au service de l'homme les abeilles fabricantes de miel et les oiseaux apprivoisés servant de poupées aux petits des Nhambiquara [28].

Teodoro Sampaio, qui a pénétré si avant dans l'intimité de la vie indigène par l'étude de la langue tupi, affirme qu'autour de l'habitation sauvage, « l'envahissant même avec la plus grande familiarité, s'élevait tout un monde d'animaux domestiqués, appelés *mimbaba* ». Mais c'étaient des animaux de compagnie ou de luxe, non de service ou de travail; « des oiseaux aux plumages étincelants, comme le *guara*, l'*arara*, le *canindé*, le *toucan*, grande quantité de perdrix *(ianhambi* ou *iambú)*, des *urús* et canards *(ipeca)*, des animaux comme le singe, le *quati*, l'*irara*, le cerf, le chat *(pichana)*, voire même des serpents non venimeux, se mêlaient familièrement [29] ».

Il y avait chez nos Amérindiens, comme chez les primitifs en général, une certaine fraternité entre l'homme et l'animal, un certain lyrisme même dans leurs relations. Karsten a rencontré chez les *Jibaro* le mythe d'une époque où les animaux parlaient et agissaient comme des hommes. Encore aujourd'hui, ajoute-t-il, « l'Indien ne fait pas de distinction nette entre l'homme et l'animal. Il pense que les animaux ont une âme de même nature que celle de l'homme et qu'ils sont au même niveau intellectuel et moral que lui ». De là, et en dehors même du totémisme dont nous nous occuperons plus loin, cette intimité lyrique du Brésilien primitif avec tant d'espèces animales, principalement avec des oiseaux, domestiqués et élevés dans la maison, sans la moindre idée de se servir de leur chair ou de leurs œufs comme aliments, de leur énergie pour le travail domestique, pour le travail agricole, pour la traction, ni de leur sang pour les sacrifices religieux.

Quant à la monogamie, elle n'a jamais été absolue dans les zones envahies par les Portugais; la polygamie a existé, et elle existe encore parmi les tribus restées pures de toute influence européenne. « Non seulement les chefs, mais tous ceux qui

division ressuscitée, non plus sur la seule base de la linguistique, mais fondée sociologiquement » (*Seixos Rolados*, Rio, 1926).

27. Roquete Pinto, *Seixos Rolados*, *o. c.*

28. Roquete Pinto, *Rondonia*, *o. c.*

29. Teodoro Sampaio, *O Tupi na Geografia Nacional*, 3e éd., Baía, 1928.

sont capables d'entretenir une grande famille, ont plusieurs femmes [30]. »

On ne doit pas sous-estimer, parmi les caractéristiques des indigènes brésiliens, un trait que Wissler semble avoir oublié : l'usage des masques démoniaques ou des masques animaux, de si riche signification religieuse ou culturelle, bien mise en lumière par Koch-Grünberg [31] et plus récemment par Karsten [32].

Mais ce qui nous intéresse surtout, de cette civilisation des premiers habitants du Brésil, pour notre étude, ce sont les relations sexuelles et domestiques, la magie et le mythe. Car ce sont les traits qui ont passé dans la civilisation et la vie des colons portugais, d'abord avec éclat; l'influence africaine a pu ensuite en pâlir la couleur, ils n'en subsistent pas moins au tréfonds de notre organisation sociale, morale et religieuse, brisant ou tout au moins compromettant sérieusement la prétendue uniformité du modèle catholique et européen.

*

Vers le milieu du XVIe siècle, le Père Anchieta notait, chez les indigènes du Brésil, que l'épouse ne se formalisait pas si son mari prenait d'autres femmes : « même si elle est complètement abandonnée, elle n'en fait pas de cas : si elle est encore jeune, elle prend un autre homme ». Et « au cas où la femme est masculine ou virago, elle aussi quitte son mari pour en prendre un autre [33] ».

Cette coutume, de changer de femmes ou de changer de maris, certes la morale catholique ne pouvait l'admettre et elle ne l'admit pas au Brésil : celle, tout au moins, dure, orthodoxe, des jésuites. Leurs efforts pour faire respecter la monogamie dans la colonie ont dû être désespérés. Non seulement parmi les Indiens baptisés, mais encore parmi les colons portugais, que le clergé séculier, en conflit avec les Pères, laissait dans le concubinage avec les « négresses ». Déjà entraînés à la polygamie par le contact avec les Mores, les Portugais rencontrèrent, dans la morale sexuelle des Amérindiens, un terrain facile d'expansion pour leurs tendances de demi-Arabes (refoulées les deux derniers siècles et maintenant brusque-

30. Rafael Karsten, *The Civilization of the South American Indians*, New York, 1926. Voir aussi Roquete Pinto, *Rondonia*, *o. c.*

31. Theodor Koch-Grünberg, *Zwei Jahre unter den Indianern*, *o. c.*

32. Karsten, *o. c.*

33. « Informação dos Casamentos dos Indios do Brasil pelo Padre José d'Anchieta », *Rev. Inst. Hist. Geog. Bras.*, vol. VIII, p. 105.

ment relâchées), celles de vivre avec de nombreuses femmes.

Deux sexualités vibrantes s'affrontèrent ici, celle du Portugais et celle de la femme indigène. On dit généralement que c'est l'Africain qui a apporté la lubricité au Brésil; il nous semble au contraire que des trois éléments constitutifs de notre ethnie, ce fut le moins sexuel de tous, et que le plus libidineux, ce fut le Portugais.

C'est entre les nègres — les purs, ceux qui ont échappé aux influences musulmanes — que les danses érotiques sont les plus fréquentes et les plus ardentes; or il semble bien que, plus les danses érotiques sont fréquentes et ardentes, plus la sexualité est faible. C'est ce que pensent divers ethnologues ou anthropologues modernes, en opposition aux anciens, entre autres Crawley, qui consacre au sujet une de ses meilleures pages [34], et Westermarck. C'est aussi l'avis, du point de vue de la psychologie sexuelle et de la sociologie génétique, de Havelock Ellis, maître en ces questions [35].

Ces danses, qui servent d'aphrodisiaques, d'excitants ou de stimuli à l'activité sexuelle, sont le signe d'un manque et non d'un excès de lubricité, de libido, comme on le pensait autrefois et comme quelques-uns continuent à le croire. La danse érotique, du type de celle vue par Koch-Grünberg dans le nord-ouest du Brésil — les hommes masqués, armés chacun d'un formidable *membrum virile*, mimant l'acte sexuel — est rare chez les Amérindiens. Ce qui nous fait conclure que leur sexualité avait moins besoin d'excitation. Il convient cependant de tenir compte du fait que beaucoup de l'ardeur animale de l'Indien nomade et guerrier ne pouvait se déverser dans la sexualité, prise qu'elle était par les nécessités de la compétition : les guerres intertribales, les migrations, la chasse, la pêche, la lutte contre les animaux sauvages. Il n'y avait pas chez eux ce *surplus* de loisir et de nourriture qu'Adlez, du point de vue biologique, et

34. « L'idée que le nègre est particulièrement porté à une sexualité licencieuse paraît due en partie au tempérament expansif de cette race et aussi au caractère sexuel de bien de leurs fêtes — alors que c'est une preuve du fait contraire, la nécessité pour lui d'excitants artificiels » (Ernest Crawley, *Studies of Savages and Sex*, éditées par Theodore Besterman, Londres, 1929). Voir aussi, du même auteur, *The Mystic Rose*, New York, 1927. E. A. Westermarck, *The History of Human Marriage*, Londres, 1921 et *The Origin and Development of Moral Ideas*, Londres, 1926. L'idée, cependant, de la faiblesse sexuelle des primitifs n'est pas partagée universellement, et par tous les anthropologues modernes; on peut citer comme ayant une opinion différente de Crawley, de Havelock Ellis et de Westermarck, tout au moins en relation aux Africains, Leo Frobenius (*Und Afrika Sprach*, « Unter den Unstraflichen Aethiopen », Charlottenbourg, 1913) et Georg Schweinfurth (*Im Herzen von Afrika*, 3e éd., Leipzig, 1908). Voir H. Fehlinger, *Sexual Life of Primitive People*, Londres, 1921.

35. Havelock Ellis, *Studies in the Psychology of Sex*, Philadelphie, 1908.

Thomas, du point de vue sociologique, lient au développement du système sexuel chez l'homme [36].

Paulo Prado souligne que « le dérèglement du conquérant européen » se rencontra sur nos plages avec « la sensualité de l'Indien ». Je dirai plutôt : de l'Indienne, de ces sauvagesses « priapiques », folles de l'homme blanc.

L'auteur du *Portrait du Brésil* rappelle les impressions des premiers chroniqueurs. Impressions d'étonnement et d'horreur devant la morale sexuelle des indigènes. C'est Gabriel Soares de Sousa disant qu' « ils sont si luxurieux qu'il n'y a pas de péchés de luxure qu'ils ne commettent »; c'est le Père Nóbrega alarmé par le nombre de femmes que chacun possède et qu'il abandonne, avec la même facilité qu'il les prend; c'est Vespucci écrivant à Laurent de Médicis que les indigènes « prennent autant de femmes qu'ils le désirent et que le fils couche avec la mère, le frère avec la sœur, le cousin avec la cousine et le voyageur avec celle qu'il rencontre sur son chemin [37] ».

Il est tout naturel que les Européens, surpris par une morale sexuelle si différente de la leur, en aient conclu que les indigènes étaient extrêmement luxurieux; pourtant, des deux peuples, le plus luxurieux était peut-être le peuple conquérant.

Sur la prédominance des relations incestueuses dont nous parle la lettre de Vespucci, quelques années plus tard, le Père Anchieta nous donnera des observations plus exactes. Ce missionnaire note que « la véritable parenté », pour les indigènes, se faisait « du côté des pères, qui sont les agents » et que les mères n'étaient que « des sacs... dans lesquels se développent les enfants »; c'est ce qui explique pourquoi ils prenaient « les filles de leurs sœurs sans aucune hésitation *ad copulam* [38] ». Il ajoute que « maintenant [moitié du XVIe siècle], les Pères marient les nièces avec leurs oncles maternels, si les deux partis sont d'accord, car il n'y a aucune interdiction de ce côté ». Ce qui montre que la morale sexuelle des Indiens a eu vite fait d'affecter la morale catholique des premiers colonisateurs et les propres lois de l'Église vis-à-vis des mariages consanguins.

36. Adlez, cité par Crawley, *Studies... o. c.*; W. I. Thomas, *Sex and Society*, Chicago.

37. Paulo Prado, *Retrato do Brasil*, *o. c.*

38. « *Informação dos Casamentos dos Indios...* », *o. c.* Sur la distinction faite par Anchieta entre les nièces filles de frères et les nièces filles de sœurs, Rodolfo Garcia écrit : « Les Indiens respectaient les premières, les traitaient comme des filles, les considéraient ainsi, et ne les connaissaient pas *fornicarie*, parce qu'ils considéraient que la véritable parenté se faisait par les pères, qui étaient les agents, tandis que les mères n'étaient que des sacs dans lesquels se développaient les enfants; c'est pourquoi ils n'hésitaient pas à se servir des filles de leurs sœurs *ad copulam* et faisaient d'elles leurs femmes » (*Dialogos das Grandezas do Brasil...*, Introduction de Capistrano de Abraão et notes de Rodolfo Garcia, Dialogue Six, note 7, p. 316).

D'ailleurs les relations sexuelles des indigènes ne se faisaient pas au hasard et aussi librement que se l'imaginait Vespucci; la vie n'était pas cette perpétuelle orgie dont nous parlent les premiers voyageurs et missionnaires. La sensualité débridée, la licence sexuelle, le libertinage n'existent pas chez les primitifs, comme l'observe Fehlinger, tandis que de son côté Baker montre bien le caractère innocent de certaines coutumes, comme celle de l'offre de femmes au voyageur, simples pratiques d'hospitalité. Ce qui défigure le sens de ces coutumes, c'est la mauvaise interprétation qu'en font les observateurs superficiels.

Car on peut aujourd'hui affirmer la relative faiblesse de la sexualité du sauvage américain. Tout au moins de l'homme — la vie plus sédentaire et plus régulière de la femme la dotant d'une sexualité plus forte que celle du mâle, ce qui explique l'excitation de beaucoup d'entre elles en face des blancs.

Gabriel Soares rappelle les rudes procédés employés par les Tupinamba pour faire grossir leur *membrum virile* et en conclut qu'ils étaient de grands libidineux. Insatisfaits, raconte ce chroniqueur du XVI^e^ siècle, « de l'organe que la nature leur a donné », les Tupinamba l'entouraient d' « une peau de bête tant vénéneuse qu'il enfle aussitôt, avec de grandes douleurs, ils la laissent pendant six mois; ils obtiennent ainsi un membre si gros qu'il en est difforme et que les femmes ne peuvent le souffrir[39]... ». Eh bien! cette pratique, apparemment si débauchée, indique plus, chez les indigènes, la nécessité de compenser une déficience physique ou psychique, que la dissolution des mœurs ou des pulsions sadiques et masochistes. On sait en effet que les organes génitaux des primitifs sont en général moins développés que ceux des civilisés[40] et que les sauvages, comme nous l'avons déjà dit, sont obligés de se livrer à des pratiques saturnales et orgiastiques pour compenser, par un érotisme indirect, par cette huile aphrodisiaque qu'est la sueur des corps dansant, la difficulté de l'érection si facile pour les civilisés. Ces derniers sont toujours prêts pour le coït, les sauvages ne le pratiquent que sous la morsure de la faim sexuelle. Il semble même que les plus primitifs avaient des périodes marquées pour l'union des femmes et des mâles[41].

Les indigènes du Brésil connaissaient bien des interdits sexuels; ce n'est que l'ignorance ou l'imagination qui a fait supposer aux chroniqueurs du XVI^e^ siècle que l'amour chez eux était simple pulsion charnelle, le mâle attrapant et soumettant à son désir la première femelle venue à portée de ses bras.

39. Gabriel Soares, *o. c.*, p. 317.
40. Ploss-Bartels, *Das Weib*, Berlin, 1927.
41. E. A. Westermarck, *The History of Human Marriage*, Londres, 1921.

L'exogamie était règle quasi générale : chaque groupe se divisant en deux moitiés exogamiques, subdivisées à leur tour en groupes plus petits ou clans.

Le Père Anchieta nous a déjà dit que, chez les Tupi, les oncles maternels n'avaient aucune répugnance à s'unir avec leurs nièces; la parenté qui restreignait les mariages, c'était la parenté paternelle. L'Amérindien avait bien les notions d'inceste et même de consanguinité, mais cette dernière était unilatérale et les deux concepts restaient vagues, encore imprécis. Gabriel Soares note que chez les Tupinamba « la jeune fille... appelle père tous les parents de son père et ceux-ci l'appellent leur fille... ». « L'oncle, frère du père, dit-il encore, ne se marie pas avec sa nièce, ni ne la touche, mais la considère comme sa fille et celle-ci lui obéit comme à un père après la mort du père[42]... ». Il est vrai que le même chroniqueur ajoute qu'il n'est pas rare que le frère couche avec sa sœur, mais ils se cachent alors dans la brousse.

En plus de cette vague notion d'inceste et de la notion unilatérale de consanguinité, le totémisme limitait aussi les possibilités sexuelles des indigènes du Brésil. Tout individu descendant d'un certain animal ou d'une certaine plante, ou protégé par eux, ne pouvait s'unir avec une femme du même groupe totémique que lui. On sait que l'exogamie totémique s'étend à des groupes plus larges que le groupe sanguin. Ces groupes forment pourtant des alliances mystiques et des parentés, qui font que les descendants mythiques du sanglier, de l'once ou du jacaré ne peuvent pas plus se marier entre eux ou avoir des relations sexuelles qu'un frère et sa sœur ou un oncle et sa nièce.

On voit donc qu'avec toutes ces restrictions, on ne peut parler d'une sexualité dissolue; au contraire, elle était tout hérissée de tabous et d'interdictions. Certes moins forts que ceux qui règlent les relations amoureuses des Européens, suffisants cependant pour créer un état social bien différent de la promiscuité ou de la débauche.

*

C'est d'ailleurs une erreur courante que de considérer, non seulement sous cet aspect, mais à bien d'autres points de vue,

42. Gabriel Soares, *o. c.* — John Baker, du Musée de l'Université d'Oxford, souligne, dans *Sex in Man and Animals*, Londres, 1926, que beaucoup de sociétés primitives n'ont pas de termes spéciaux pour désigner le père et la mère. Sous ces mots, *père* et *mère*, ils classent de nombreux parents. Pour certains ethnologues, ce fait signifierait qu'il y a eu, dans la vie sexuelle des sociétés primitives, une phase au cours de laquelle il y aurait eu liberté de relations entre toutes les femmes d'un groupe et tous les hommes de l'autre des deux groupes entre lesquels se partage la